



Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 8 (2013)

Entre tradition et modernité Le Mexique central entre le porfiriat et la révolution, haciendas ou latifundia ?

Alejandro TORTOLERO

www.hisal.org | mai 2013

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/Tortolero2013-8>

Entre tradition et modernité. Le Mexique central entre le porfiriat et la révolution, haciendas ou latifundia ?

Alejandro Tortolero*

Introduction

Les grandes synthèses de l'histoire agraire mexicaine ont diffusé l'assertion selon laquelle ce sont les coûts sociaux considérables découlant du système de l'hacienda qui sont à la source² de la révolution mexicaine. Selon cette explication, l'hacienda s'est emparée des principales ressources des campagnes au détriment de l'économie des villages et des petits propriétaires. Ainsi, il est rappelé qu'à la veille de la révolution, l'hacienda accaparait 97% de la terre, tandis que le groupe des propriétaires terriens — une élite de 847 propriétaires —, représentait à peine 3% de la population. Il s'en est alors dégagé la vision d'une causalité de l'hacienda comme facteur de la révolution mexicaine : les *peones* se sont soulevés pour reprendre leurs terres, « phagocytées » par les *hacendados* grâce à des pratiques illégales.

A notre avis, une telle approche — qui a son origine dans le modèle de l'hacienda construit par Andrés Molina Enríquez en 1909 (Molina Enríquez, 1979 [1909]) —, a enraciné une représentation erronée des campagnes mexicaines. Celle-ci peut correspondre à la réalité de certaines régions mexicaines mais non pas à celle du Centre

* Universidad Autónoma Metropolitana-Iztapalapa, Mexique - atv@xanum.uam.mx

Je voudrais remercier Maurice Aymard, Gérard Béaur, Dominique Fournier et Pablo F. Luna pour leur amical soutien afin de participer dans le colloque de Blois sur L'expropriation des terres et la formation du latifundium en Amérique Latine, organisé dans le cadre des 15e Rendez-Vous de l'Histoire de Blois, entre le 18 et le 21 octobre 2012.

du Mexique. Nous allons essayer de démontrer que cette thèse n'est pas tout à fait exacte et qu'il s'agit d'une représentation issue du débat entre libéraux et conservateurs.

1) Le débat

Dans le premier courant, celui de libéraux, nous retrouvons les intellectuels de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, qui voient dans l'hacienda un objet de discorde. Pour les libéraux, l'hacienda n'est pas une bonne affaire ; c'est une propriété de grande dimension mais inactive, avec des propriétaires absents, à l'écart de la modernité et des innovations (Molina Enríquez, 1979 [1909] ; Orozco, 1911 ; Cabrera, 1913). Pour eux, la communauté indigène est avant tout un espace de relations sociales harmonieuses, de solidarité ethnique et de cohésion, mais aussi un monde qui ne comprend pas la notion de propriété privée. C'est ce qui a entraîné son exploitation par les *criollos* avides de terre, au moment de la *desamortización*¹ des communautés. Les fermes, de leur côté, constituent l'élément actif et dynamique. Entre l'hacienda inactive et la communauté inadaptée, le fermier représente le développement de la petite ou de la moyenne propriété, dont le modèle est l'*agriculture farmer* des États-Unis. Le rêve libéral de transformer un pays d'haciendas en un pays de petits et de moyens propriétaires — à l'image du voisin du Nord — s'est cristallisé dans la figure du fermier.

Dans l'autre camp, le courant des conservateurs défend le régime de l'hacienda et condamne les communautés indigènes, qui voudraient s'approprier les terres productives de l'hacienda. Emilio Rabasa, par exemple, se refuse à accepter les trois hypothèses dominantes au cours de la décennie de 1920 : celle de la misère agraire, celle de la très mauvaise distribution de la propriété territoriale et celle du dénuement des miséreux. Il soutient que le système de la propriété communale s'est progressivement détérioré — de lui-même —, et que par conséquent l'hacienda n'est pas responsable de l'absorption des terrains communaux ; en revanche, les villages ayant besoin de terres ont essayé d'occuper celles de l'hacienda (Rabasa, 1986 [1920] : 306). Toutefois, ces arguments ont été étouffés par la conception libérale imposée par la révolution mexicaine.

Entre 1920 et 1960, les études sur les campagnes mexicaines révèlent, de façon convaincante, que l'hacienda mexicaine était à l'origine de la révolution, à cause de ses grands défauts. Ainsi que nous le montrent les travaux de R. B. Brinsmade (1916), E. Gruening (1928), F. Tannenbaum (1929), G. McCutchen McBride (1923) et F. Chevalier (1956). En effet, Brinsmade (1916), un ingénieur de mines né à New York en

¹ La loi Lerdo (du ministre Lerdo de Tejada, personnage clef de la Reforma), d'expropriation des biens du clergé (du 25 juin 1856), avait prévu la remise aux fermiers des propriétés rurales et urbaines appartenant aux corporations civiles et ecclésiastiques. En mettant en cause non seulement la grande propriété ecclésiastique, mais aussi la propriété communale, la réforme avait voulu créer une classe de propriétaires moyens et surtout de petits propriétaires. Pour les libéraux, la décadence de la propriété indigène avait été le résultat de sa non-transformation en propriété individuelle.

1871 et vivant au Mexique depuis 1911, a publié à New York un ouvrage sur les problèmes agraires mexicains. Il s'est fait l'écho du point de vue de Molina Enríquez et a critiqué le système de l'hacienda fondé sur l'oppression des *peones*, l'occupation de l'espace et l'injustice des impôts qui frappaient les petits exploitants et non pas l'*hacendado*. Tannenbaum (1929), quant à lui, a signalé que l'hacienda était une exploitation coloniale qui cherchait à s'emparer de l'espace, des hommes et des marchés. C'est lui le premier à affirmer qu'une élite d'*hacendados* possédait à peu près tout le Mexique. Après lui, Mac Cutchen (1923) développe la thèse de Molina Enríquez, tout en mettant en relief l'absentéisme des grands propriétaires et le manque de souci économique de la part des exploitants ; pour lui le prestige de se savoir de grands propriétaires — et de se représenter de la sorte —, constitue l'un des objectifs des possédants.

En Europe, Retinger (1926) est le premier à reprendre la thèse de Molina Enríquez. Il souligne le caractère féodal des haciendas et le manque d'intérêt pour l'exploitation rationnelle des grands domaines. Ensuite l'admirable ouvrage de Chevalier (1956) parvient aux mêmes conclusions. Reprenons ses propos et ses souvenirs (50 ans plus tard) :

« Je me souvenais, bien sûr, de l'enseignement de Marc Bloch et de sa vision très large du Moyen Âge français et européen, ouverte aux rapprochements dans le temps et dans l'espace. Ainsi, écrivait-il, par comparaison avec le régime féodal, le régime seigneurial est “*un type de sujétion paysanne, très différent de nature, qui prit naissance beaucoup plus tôt, dura beaucoup plus longtemps et fut à travers le monde, beaucoup plus répandu*” (Bloch, 1993 [1949] : 175). N'y avait-il pas une sujétion paysanne par les nouveaux venus, maîtres du Mexique ? Ne trouvions-nous pas cette sujétion dans les encomiendas et haciendas mexicaines ? Il était arrivé d'ailleurs à Bloch de citer les haciendas américaines à propos du Moyen Âge en même temps que de se référer aux villas romaines. On ne s'étonnera donc pas que Marc Bloch ait pleinement approuvé mon thème de recherches sur les haciendas mexicaines aux XVIe-XVIIe siècles, le 25 septembre 1942 quand je le visitais à Bourg d'Hem avec l'archiviste de la Creuse. Il me citait même l'œuvre qu'il connaissait sur le Mexique rural et les haciendas d'un géographe américain, Mac Bride. Je le voyais pour la dernière fois avant sa mort héroïque de Résistant deux ans plus tard » (Chevalier, 2007 : 35).

La boucle était ainsi bouclée.

Nous devons insérer le rayonnement de cette thèse dans une période où le Mexique vivait une époque d'apogée — le *miracle mexicain* —, associé à la mise en pratique d'une économie dans laquelle l'hacienda avait finalement disparu. De plus, le pays révolutionnaire était un laboratoire qui attirait beaucoup de spécialistes, de par l'importance de ses changements, surtout en matière agraire. Plus de dix-sept millions

d'hectares ont été distribués dans la seule période *cardéniste*, de 1934 à 1940, c'est-à-dire plus que tout ce qui avait été fait auparavant².

Le vieux rêve de Molina Enríquez qui, face à la diversité du Mexique — du point de vue des langues et des coutumes —, proposait d'ancrer le nationalisme dans un pays de propriétaires, semblait être à portée de la main, grâce à cette réforme agraire. Le miracle économique associé à la réforme agraire rendait crédible la légende noire de l'hacienda inefficace. A la fin de cette période de croissance agraire — la fin des années 1970 —, cette vision a commencé à être nuancée. Le fait de reconsidérer le passé mexicain n'était pas une tâche facile. Les travaux de Chevalier, Tannenbaum et Mc Cutchen étaient devenus des classiques.

2) *L'Etat de Morelos : les haciendas et l'accaparement des terres et des eaux*

En 1892, Louis Lejeune, fonctionnaire français au Mexique, signale que ce pays avait connu d'importantes transformations grâce à la stabilité politique et à l'efficacité économique du long régime du général Porfirio Díaz, le *porfirisme* ou *porfiriat*. En quelques années, selon lui, le Mexique avait réalisé plusieurs révolutions : une révolution politique, qui représentait la paix ; une révolution économique, grâce aux chemins de fer, qui avaient un effet considérable sur l'activité industrielle et minière du pays. Mais il manquait cependant une révolution hydraulique qui serait de nature à apporter la richesse dans les campagnes. En effet, Lejeune signalait que l'absence d'un véritable système hydraulique était un problème grave. Il ne s'agissait pas d'un manque d'eau mais de l'absence d'un système d'organisation de l'eau qui, s'il était pris en main, serait encore plus rentable pour le pays que les affaires industrielles et minières en cours.

Nous étions donc confrontés à un problème important en 1903, souligné alors de la manière suivante : « *La vraie difficulté, la seule, nous pourrions dire, repose sur le manque d'eau pour l'irrigation* » (Crespo, 1996 : 188). En effet, le territoire mexicain vaste d'environ deux millions de kilomètres carrés, était cultivé sur une partie infime. Raoul Bigot a indiqué que l'on cultivait seulement 6% de la surface du territoire, avec pour la plupart (5,3%) des cultures temporaires, tandis que 60,4% des terres n'étaient pas cultivées — le reste étant composé de terrains de pâturage et de forêts (Bigot, 1907 : 29). Les travaux qu'il fallait entreprendre pour étendre la frontière agricole du pays étaient de différente nature, mais la plupart devaient être destinés à l'irrigation des surfaces et à l'incorporation des meilleures technologies pour faire accroître la production dans les grandes et les moyennes exploitations. Cela, Molina Enríquez — le critique le plus

² Citons à nouveau François Chevalier : « D'autre part, la Révolution mexicaine était encore proche en 1946. Le Président Lázaro Cárdenas (1934-1940) avait généralisé la réforme agraire et l'ejido révolutionnaire. Il était très populaire dans le pays. Officiellement « la hacienda féodale » représentait l'Ancien régime colonial. Elle méritait sans doute d'être étudiée par un chercheur venu de la Sorbonne, héritière de la Révolution française » (Chevalier, 2007 : 36).

éminent du *Porfiriat* —, l'a exprimé d'une façon très claire lorsqu'il a indiqué que le problème de l'irrigation des terres était l'un des cinq grands « problèmes nationaux », au même titre que la propriété, le crédit, la population et la politique³.

L'état de Morelos était le principal producteur de sucre au Mexique, — il était alors le troisième espace au monde, en terme de productivité par hectare. Et en même temps il représentait un cas complexe, au sein du schéma de pénurie hydraulique mexicaine. Et ceci à cause d'au moins trois facteurs. Le premier était l'abondance de ressources hydriques, dans un espace irrigué par deux bassins hydrographiques, celui des Balsas dans les collines de Cuernavaca et du Plan de Cuautla-Amilpas, et celui de Nexapa dans sa partie orientale — frontalière avec l'état de Puebla. Le second facteur se rapportait à l'existence d'une grande quantité de travaux hydrauliques pour l'agriculture de la canne à sucre — ce qui faisait du Morelos l'un des états mexicains comptant sur les plus importants travaux d'irrigation⁴. Le troisième facteur était le plus paradoxal car — malgré ces deux conditions hydrologiques favorables —, vers 1910 les conflits pour l'eau étaient devenus très forts dans le Morelos. En effet, les abus dans l'usage de la ressource hydraulique ont été à l'origine des luttes et des disputes qui déboucheront sur l'une des révolutions les plus violentes du XXe siècle.

Nous pensons que le véritable obstacle pour le développement économique des haciendas du Morelos a été le déficit des travaux pour l'extraction et l'organisation de l'eau — en dépit de ce qui existait déjà. Rappelons que l'eau est une ressource vitale pour la culture de la canne à sucre. Cette hypothèse n'est pas nouvelle, comme nous l'avons signalé auparavant, mais son examen est tout à fait d'actualité car elle n'a jamais été véritablement prise en compte. Face aux contemporains qui avaient observé les limites hydriques à la croissance économique (Lejeune, 1892 ; Bigot, 1907 ; Diez, 1918 ; Ruiz de Velasco, 1937), il y a eu une autre approche analytique, qui a mis l'accent sur l'importance de la terre comme élément explicatif des problèmes agraires du Morelos (Magaña ; 1979 [1934] ; Sotelo Inclán, 1981 [1943] ; Wolf, 1969 ; Womack, 1972). Au fond, on a adopté en la simplifiant, à notre avis, la thèse de Domingo Diez qui avait signalé que vers 1880, les conditions de culture de la canne à sucre y avaient radicalement changé, grâce à l'introduction d'une machinerie basée sur la technique des centrifuges. Dans ses

³ Selon Molina Enríquez, si tous les travaux d'irrigation étaient bénéfiques, ceux destinés à faire produire des céréales le seraient encore plus. Ces travaux devraient se réaliser dans le haut plateau mexicain et dans les zones à faibles pluies, tandis que sur les territoires humides, riches en pluie, il fallait seulement des travaux de régulation et d'approvisionnement d'eau ; par exemple, dans la zone sèche de la Basse Californie. Les organismes chargés d'entreprendre ces travaux seraient la Fédération mexicaine, les états fédéraux et les particuliers. La Fédération apporterait des subventions, à l'image de ce qu'elle avait déjà fait pour les chemins de fer. Mais en matière d'eau, il proposait que le coût des travaux soit assumé par les particuliers. Si l'État dépensait deux cents millions de pesos en travaux, les particuliers devraient en dépenser un milliard, et les grandes propriétés devraient être préalablement fractionnées, afin d'éviter leur regroupement, leur *consolidación* (Molina Enríquez, 1979 [1909] : 264).

⁴ En 1869 la superficie irriguée était d'environ 3 500 ha ; et en 1909, 10 000 ha. (Ruiz de Velasco, 1937 : 272).

propres mots, ce fait technique « est venu changer radicalement la vie de l'état. Les exploitants, en augmentant la production sucrière, ont naturellement cherché l'intensification de la zone de culture et celle-ci devait se faire forcément au détriment des terres des populations (villages indigènes). Les peuples se sont vus obligés à céder leurs terres et leurs eaux. Peu à peu, ils ont diminué en nombre, quelques-uns ont même fini par disparaître, et le déséquilibre social s'est alors intensifié, mais il a pris fin avec la Révolution de 1910 » (Diez 1967 [1933]). Ici, la simplification a consisté à subordonner le thème de l'eau à un autre plus important, celui de la terre. L'approche était sans doute plus complexe dans la pensée de Diez, mais la simplification a été sacralisée lorsqu'il a lui-même adopté la devise zapatiste, « Terre et Liberté ».

3) Terres et eaux : la thèse agraire et la thèse hydraulique

Domingo Diez a été l'un des plus éminents savants de l'état de Morelos. Il a su combiner son expérience d'ingénieur des travaux d'irrigation dans le Morelos et son activité d'homme politique et de serviteur de l'état⁵. Son œuvre intellectuelle se reflète dans plusieurs publications sur le Morelos. Il y souligne l'importance de la terre et de l'eau en faisant écho aux thèses de González Roa et de Díaz Covarrubias (des spécialistes de la question agraire mexicaine du XIXe siècle), qui avaient remarqué qu'il existait deux voies pour le développement de la campagne mexicaine. D'un côté, la voie conservatrice qui encourageait le monopole de la terre et de l'eau entre les mains du propriétaire terrien. D'un autre côté, la voie libérale qui poussait à la formation de la petite propriété et des coopératives d'irrigation (Diez, 1919 : 25). Ces deux solutions favorisaient deux types différents de culture : extensif, dans le premier cas, et intensif, dans le second (Diez, 1918 : 57).

Selon lui, dans le Morelos prérévolutionnaire, c'est la solution conservatrice qui a été choisie et l'on a encouragé la culture extensive. Celle-ci était moins coûteuse mais a eu des conséquences déplorables puisqu'elle a augmenté la quantité des terres et des eaux entre les mains des propriétaires des haciendas, au détriment des populations. Dans ses propres mots : « *les haciendas ont augmenté leur zone territoriale et grâce au soutien des autorités ou des personnalités d'influence, les propriétaires se sont accaparés — par divers moyens — les terres communales. Ils ont acheté les terres ou s'en sont emparés par la force. En utilisant des méthodes coercitives, ils ont grignoté les surfaces des populations (villages indigènes). Dans certains cas ils ont même touché le fond légal des villages et ont même réussi à faire disparaître des villes entières, dont*

⁵ Il est né à Cuernavaca en 1881 et a fait ses études d'ingénieur des travaux hydrauliques, tout en participant aux travaux d'irrigation de l'hacienda El Puente. Il a également participé aux travaux du canal de l'hacienda Chinameca et dans ceux des prairies de Jojutla. Il a été député de Cuernavaca en 1913, et en 1921 il a été désigné membre de la commission des spécialistes qui ont fixé les frontières entre le Morelos et l'état voisin du Guerrero. En 1930 Il est devenu directeur du Département de travaux publics de l'état de Morelos, jusqu'à son décès, en 1934.

on conserve encore les ruines — au milieu des plantations de canne à sucre dressées sur leurs terres » (Diez, 1918 : 59).

C'est ici, à notre avis, que l'on trouve l'origine de la simplification effectuée de la réflexion de Diez. C'est lorsqu'il signale l'offensive des haciendas sur les terres des populations qu'il renforce le poids de l'argument agraire de la révolution. Cependant, la pensée de Diez est beaucoup plus élaborée et complexe, et il ne dissocie jamais l'importance des terres et des eaux. L'auteur signale à plusieurs reprises qu'il y a eu dans le Morelos un féodalisme agraire, caractérisé par le pouvoir des terres et des eaux, concentré entre les mains des exploitants (Diez, 1918 : 62). Mais il met encore plus l'accent sur l'importance de l'eau, lorsqu'il affirme que l'eau dans le Morelos « *a atteint les proportions d'un besoin véritable et vital, puisque le monopole du pouvoir, politique et foncier, par une seule classe sociale, a engendré l'une des plus énergiques et sanglantes manifestations du conflit social que nous ayons traversées* » (Diez, 1919 : 25).

Dans cette argumentation, Diez se fait l'écho des travaux d'un autre des personnages sur lesquels nous avons basé notre approche de l'industrie sucrière dans l'état de Morelos : Felipe Ruiz de Velasco. Celui-ci avait fait ses études d'ingénieur agronome à l'Institut agricole de Gembloux, en Belgique⁶. Ce choix ne nous semble pas anodin. Si la réputation internationale de l'Institut national de l'agriculture de Paris était telle qu'elle avait amené l'École nationale d'agriculture du Mexique à adopter ses plans d'étude et son modèle, en revanche Ruiz de Velasco, au lieu de Paris ou du Mexique, a préféré la tradition hydraulique des Pays-Bas qui, rappelons-le, était à ce moment-là l'un des piliers du monde de l'ingénierie hydraulique (Tortolero, 1995 ; Ciriaco, 1994). C'était un choix prémédité puisque son père Tomás Ruiz de Velasco était l'administrateur de l'hacienda *Zacatepec*. Celle-ci était située sur une colline, où les eaux stagnaient ; c'était une hacienda qui subissait le problème d'être une petite hacienda, qui ne pouvait augmenter ses terres de culture que grâce à l'assainissement des terrains boueux. C'est la raison pour laquelle son père lui avait demandé de devenir un spécialiste du drainage des terrains boueux ; ce que Felipe a fait aux côtés de J. M. Leclerc et de M. Weemeels. Le premier avait été désigné par le gouvernement belge pour les pratiques du drainage des terrains humides, et le second, pour la gestion des travaux de drainage dans le Brabant (Ruiz de Velasco, 1937).

⁶ Felipe Ruiz de Velasco est issu d'une importante famille de producteurs sucriers. Son père Tomás Ruiz administra la hacienda de Zacatepec et écrivit un traité sur la culture du riz et de la canne à sucre dans le Morelos (Ruiz de Velasco, T, 1886). Il introduisit aussi la machine à vapeur dans le Morelos (Ruiz de Velasco, 1937 : 160). Son frère Angel avait étudié avec lui en Belgique et a résidé en Espagne après avoir réalisé des travaux pratiques avec son frère. Angel a écrit une étude sur la culture de la canne à sucre (Ruiz de Velasco, A., 1894). Felipe a succédé à son père comme administrateur de Zacatepec, qu'il a ensuite gérée pendant douze ans. Il a été le représentant de l'état de Morelos à l'Exposition de la Nouvelle Orléans (1885). En 1910, il a édité son travail sur les eaux imprescriptibles dans le cadre de la propriété privée et finalement, en 1937, Azúcar, S.A. a édité son ouvrage magistral *Historia y evoluciones del cultivo de la caña de azúcar y de la industria azucarera en México hasta 1920*.

Ruiz de Velasco est encore plus catégorique que Diez et dans son analyse l'eau est dans le Morelos une question qui a beaucoup plus d'importance que la terre : « *En ce qui concerne la reconstruction agricole du Morelos, il faut insister, jusqu'à froisser et même brusquer les habitudes — voire crier s'il le faut, jusqu'à en perdre la voix —, afin de convaincre tout le monde, en particulier les plus hautes autorités concernées, que la richesse de l'état ce ne sont pas les terres pour lesquelles tant de sang a été versé. Une telle certitude est une erreur. Sur les 491 115 ha de notre minuscule état, il y a seulement 10 000 ha qui ont fait parler de la richesse sucrière tant convoitée, et cette richesse est exclusivement due aux eaux qui les ont arrosés. Il faut donner le signal d'alarme : l'eau continue à disparaître parce que les bois sont continuellement détruits ! L'eau est un tout et personne ne s'en occupe. Personne ne s'inquiète des bois qui condensent les vapeurs d'eau qui flottent dans les plus hautes couches de l'atmosphère, et qui engendrent par conséquent les sources, les fontaines, les ruisseaux et les fleuves qui donnent vie et joie aux plantations de canne à sucre et aux rizières. Sans les bois il n'y a pas d'eau et sans elle il n'y a pas d'irrigation possible » (Ruiz de Velasco, 2000 [1925] : 13). Ici nous trouvons le principal défenseur de l'importance de l'eau dans l'agriculture de la canne à sucre.*

Cependant la thèse agraire, qui met l'accent sur la perte des terres comme détonateur de la révolution, a déjà commencé à gagner des adeptes comme Gildardo Magaña (1934), Jesús Sotelo Inclán (1970), Robert Melville (1979), John Womack (1972), Guillermo de la Peña (1981), William Bluestein (1982), tandis que la thèse hydraulique, qui nous parvient grâce aux analyses de Diez et de Ruiz de Velasco, reste quasiment dans l'oubli (Magaña, 1979 [1934] ; Sotelo Inclán, 1981 [1943] ; Melville, 1979 ; Womack, 1972 ; De la Peña, 1981 ; Bluestein, 1982).

En effet, Magaña (1934), par exemple, met l'accent sur le dépouillement des terres des peuples du Morelos par les exploitants : « *La ville de San Pedro fut absorbée par la hacienda Hospital ; la ville de Cuachichinola par la propriété du même nom ; la ville de Sayula par celle de San Vicente et ainsi beaucoup d'autres, culminant les infamies dans le cas de Tequesquitengo » (Magaña, 1979 [1934] : 70). Womack, de son côté, fait écho à cette idée de Magaña lorsqu'il explique qu'en 1876, il existait 118 villes à Morelos et qu'en 1887 il n'en restait que 105. Dans ses propres mots : « *Tout au long de la décennie de 1890 et jusqu'à la fin du siècle, les villes se désintégrèrent. En 1909, on en répertoria seulement une centaine. Cachées par les champs remplis de hautes et vertes cannes à sucre, les ruines des lieux comme Acatlipa, Cuachichinola, Sayula, Ahuehupan pourrissaient au sol »*. Il signale ensuite que les titres de terres ont été des documents sacrés pour les zapatistes (Womack, 1972 : 44, 366).*

Un exemple dramatique de ce processus est donné par l'hacienda *San José Vista Hermosa*. L'exploitant a inondé en vengeance les terres de la ville. Il y en est resté seulement, en guise de témoin muet, quelques vestiges de l'église, qui dépassaient les

eaux et qui invitaient les habitants des autres villes à ne pas se fâcher avec l'exploitant. Vers 1910 la centaine de villes qui avaient survécu à l'expansion des haciendas ont toutefois eu des disputes avec les haciendas elles mêmes (Womack, 1968 : 45 ; Bluestein, 1982 : 26-27). De la Peña (1981) est d'accord avec Womack pour affirmer que la période 1880-1910 s'est caractérisée par une soudaine expansion du marché mondial du sucre, ce qui a provoqué une nouvelle croissance du nombre des moulins sucriers dans le Morelos et par conséquent un besoin immédiat d'occuper plus d'espaces. Les peuples de la « Terre chaude » ont alors perdu toutes leurs terres et la voracité de l'hacienda a également commencé à « dévorer » les terres des peuples montagnards (De la Peña, 1981 : 54).

Ces auteurs, en somme, ont contribué à répandre la thèse agraire et à transmettre en même temps celle de l'importance de l'eau. Cependant, des recherches récentes ont signalé que l'importance de l'eau dans le Morelos est un thème qui n'a toujours pas été étudié. Même si elles ont montré leur désaccord avec les thèses qui mettaient en avant la place de l'eau comme un obstacle au développement des haciendas. Ainsi il convient de déterminer si l'enjeu hydraulique a été ou non un obstacle à la croissance économique de l'agriculture du Morelos, et en particulier à celle de la canne à sucre ; une culture qui exige la pratique d'une agriculture d'irrigation.

4) L'importance de l'eau dans l'agriculture du Morelos

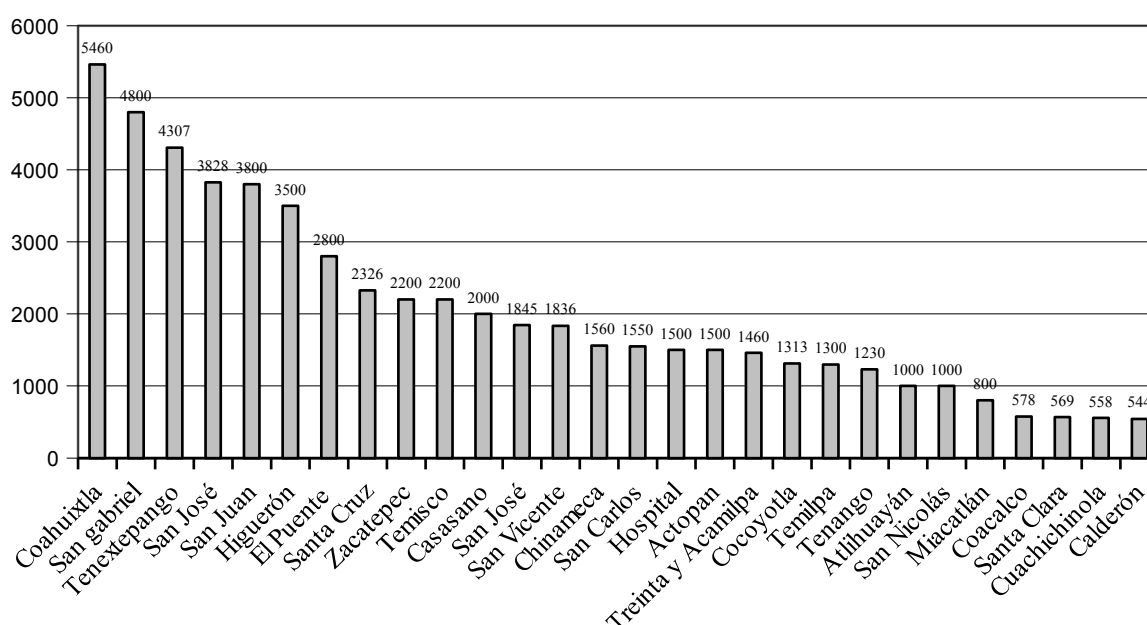
L'état de Morelos s'étend sur environ cinq mille kilomètres carrés, à proximité de deux régions bien différenciées. Dans le Nord, au dessus de 1 600 m, nous trouvons la zone haute et boisée qui s'étend vers le nord-ouest et vers le nord-est à travers les versants de l'Ajusco, les montagnes de Huitzilac et de Popocatepetl, caractérisée par un fort dénivelé et par un climat froid. Il s'agit d'une aire boisée et de monts communaux utilisés par les villages de Santa María, Tetela, Huitzilac, Santa Catarina, Chamilpa, Ahuatepec, Ocotepéc, Santo Domingo, San Andrés, Tepoztlán, Tlalnepantla, Cuautenco, Tlayacapan, Totolapan et San Nicolás del Monte ; ils ont tous été fondés à l'époque de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne. Au Sud de cette ligne, se trouve la zone de culture de la canne à sucre, divisée, à son tour, en deux sections fertiles : les collines de Cuernavaca à l'ouest et le Plan de Amilpas à l'est⁷. Il y a ici la majorité des haciendas, des hameaux et des villes ainsi que les infrastructures d'exploitation des eaux

⁷ Manuel Payno (1888) décrivait ainsi la région sucrière du Morelos : « Celui qui ne s'y est pas promené ne peut l'imaginer, même si la Bible nous explique ce qu'est le paradis terrestre. Après avoir grimpé au plus haut des montagnes qui entourent la vallée de Mexico, et après s'être enfoncé sur des sentiers boisés, soudainement, et comme si un gigantesque rideau s'était levé, se présente à nous, par surprise, un panorama d'or et de bleu, immense, profond : [...] les haciendas avec leurs bâtiments imposants et leurs hautes cheminées, élevant leurs colonnes de fumée noire, larges et droites, qui se perdent et s'évanouissent dans le ciel bleu ; leurs champs de canne à sucre d'un vert resplendissant et soyeux, et les cristallines rigoles qui rafraichissent et humidifient la terre sèche et brûlante » (Payno, 1968 [1888] : 626).

pérennes, des canaux qui distribuent l'eau sur les champs ensemencés et sur les nombreuses centrales hydroélectriques.

La culture de la canne à sucre s'y est développée depuis la période coloniale espagnole, associée à la grande propriété, l'hacienda, qui a alors accaparé les terres les plus aptes pour une telle culture. Au cours du XIXe siècle nous avons noté le grand changement qui s'y est produit. L'hacienda s'est transformée en complexe agroindustriel qui, à partir de 1880, a changé de méthode de fabrication du sucre, passant du système de feu direct à celui des machines hydrauliques. Ainsi, en 1908, 17 haciendas s'étendaient sur plus d'un quart de la superficie totale du Morelos, occupant les terres les plus adaptées à la culture de la canne à sucre. Et en 1910, les haciendas occupaient 56,34% de la superficie totale de l'état, les propriétés communales 25,66%, et les petites propriétés 18%. Deux ans plus tard, en 1912, nous savons que les haciendas du Morelos occupaient 63% de la surface territoriale (Womack, 1968 : 48 ; Warman, 1976 : 58). Les haciendas, étaient donc les grandes colonisatrices de l'espace. Mais comme nous savons que l'espace n'est pas neutre et qu'il obéit aux pressions, aux tensions et aux accords passés entre les différents acteurs sociaux, à la question concernant le type de terre possédée par l'hacienda, la réponse est claire : elle occupait les meilleures terres, et surtout celles qui étaient irriguées.

Le système hydraulique établi avait servi à irriguer les diverses haciendas du Morelos, qui exploitaient l'arrosage ainsi que le montre le graphique suivant :



Graphique 1: débit en litres par secondes dans les canaux des haciendas du Morelos
Source : Tortolero, 2008 : 169.

Ce graphique nous montre que pratiquement toutes les haciendas du Morelos exploitaient les eaux de rivière et de source. Mais ce qui nous semble plus important encore c'est d'expliquer l'utilité de l'eau dans l'exploitation sucrière. Nous savons que les haciendas sucrières étaient des propriétés supérieures à mille hectares. Sur l'ensemble des haciendas étudiées, 7 disposaient entre mille et deux mille ha, 9 entre deux mille et cinq mille ha, 5 entre cinq et quinze mille ha et seules 6 disposaient de plus de quinze mille ha. La grande propriété à Morelos disposait donc de suffisamment de terres pour pratiquer divers types de cultures. Cependant, elle n'en utilisait qu'une petite partie pour la culture et l'irrigation de la canne à sucre. A l'exception des haciendas de *San Nicolás* et de *Zacatepec*, qui utilisaient près de 40% de leur surface pour la culture d'irrigation, les autres haciendas ne pratiquaient pas généralement la culture de l'irrigation ou bien elles le faisaient pour de plus petites surfaces, 10% des terres environ.

En somme, les haciendas possédaient d'abondantes terres cultivables, et cela, Felipe Ruiz de Velasco l'a très bien décrit. Il a dit que les haciendas avaient divisé leurs terres cultivées en trois zones : celle du champ de culture, celle du dernier rejeton de la canne à sucre et une troisième zone, le champ laissé en jachère (Ruiz de Velasco, 1937 : 338). A ces trois types de champs, directement mis en culture par l'exploitant, il fallait ajouter les terres louées aux métayers et les surfaces non cultivées pour être situées sur des montagnes — ou parce qu'elles étaient trop difficiles à travailler. Le premier type de champ n'atteignait pas plus des 3,47% des terres des haciendas vers 1910. Le second et le troisième type de champs ne dépassaient pas 7,08% ; et la terre des métayers — dans laquelle on incluait la terre irriguée par les eaux de pluie, les monts et collines —, constituaient la majorité de la surface des haciendas avec 89,45% du total (Diez, 1967 [1933] : 122)⁸.

En réalité, les haciendas possédaient plus de terre qu'elles n'en pouvaient cultiver et leurs parcelles étaient utilisées selon la disponibilité de l'eau. Là où l'eau faisait défaut les terres étaient laissées aux soins des métayers qui cultivaient le maïs ou d'autres produits — ou qui s'en servaient comme terre de culture du mois août⁹. Le problème des haciendas ne résidait donc pas dans le manque de terres mais dans la disponibilité des eaux.

⁸ Le cœur de l'hacienda Santa Ana Tenango se trouvait dans la zone de « terre chaude », consacrée à la culture de la canne à sucre qui alimentait le travail du moulin. Les terres plates étaient utilisées pour la culture de céréales. Dans les collines on faisait paître le bétail et on exploitait le bois des montagnes. En 1897, seuls 3% des terres de l'hacienda étaient utilisées pour la culture directe de la canne à sucre (Sindico, 1980 : 94, 101).

⁹ Comme nous allons le voir le régime de précipitations du Morelos n'atteignait pas le seuil des 700 mm, en dessous duquel la culture n'est pas possible avec cette seule source d'irrigation. En revanche nous avons, pour ce même état, des registres de pluie pour les années 1890 (920 mm), 1891 (921 mm) et 1892 (1083 mm), présentant de bons chiffres pour pratiquer la culture à l'eau de pluie.

5) *Les haciendas de Chalco : innovation ou tradition*

La structure agraire dans la région de Chalco est caractérisée par les grands domaines (31 haciendas), les communautés villageoises et les moyens propriétaires (15 ranchos). Quelles étaient les caractéristiques de l'exploitation menée dans ces haciendas ? Étaient-elles de grands domaines routiniers ou bien des exploitations modernes ? Pour répondre à une telle question nous avons déjà posé les termes du problème. John Tutino, dans un bref article, avait souligné trois faits qui montrent un changement dans l'agriculture de Chalco vers le milieu du XIXe siècle, à savoir : l'introduction de nouvelles semences, l'intérêt pour les engrais et l'utilisation de nouveaux outils. Il soulignait aussi que l'augmentation de la consommation de produits laitiers demandait la réalisation des ouvrages d'irrigation¹⁰.

On pourrait penser que c'était encore trop tôt pour introduire ces innovations qui seront, rappelons-le, les manettes du progrès dans l'agriculture des pays développés : machines, semences et engrais¹¹. Ces trois facteurs unis au *savoir-faire* sont pour Gérard de Scorraille les principaux leviers du progrès agricole en Europe (Scorraille, 1986). Mais la question étant posée, nous pensons que l'on n'était pas loin d'avoir aussi ces préoccupations à Chalco, en effet les sources nous avons étudiés font apparaître le fait que les *hacendados* étaient soucieux d'introduire ces innovations dans leurs haciendas, non au milieu du XIXe siècle comme Tutino l'affirme, mais trois décennies après.

Nous avons étudié — pour plusieurs cas — ce souci des *hacendados*, en suivant le parcours de José Solorzano, qui s'est occupé d'acheter des machines agricoles européennes, moissonneuses et batteuses, pour son hacienda de Chalco à partir de 1880 (Tortolero, 1991 et 1994). Dans ce cas nous observons que la mentalité patriarcale des *hacendados* n'est pas opposée à l'innovation, tout au contraire ; mais ils veulent savoir de quel côté penchera le rapport coût des machines/coût des travailleurs. Les frères Noriega, propriétaires d'haciendas dans le nord de Chalco, agissent eux-aussi tout à fait de la sorte. A la fin du XIXe siècle, ils ont accumulé un capital de sept millions de pesos dont 4 302 500 sont consacrés aux exploitations agricoles de Chalco et de Tamaulipas. Ils sont le modèle de l'*hacendado*-entrepreneur. Ils introduisent le chemin de fer entre l'hacienda de *Xico* et celle de *La Compañía*, et entre celles-ci et d'autres exploitations comme *San Rafael* et la zone céréalière d'Atlixco. Ils assèchent le lac de Chalco pour construire une entreprise agricole moderne, la *Negociación Agrícola de Xico*, avec de gros investissements. Ils y changent les méthodes de culture en faisant venir d'Espagne l'agronome Mariano Gajón, désigné Directeur technique des cultures et des bois de l'hacienda *La Compañía*. M. Gajón crée dans l'hacienda un « champ d'essai » avec 100 000 arbres fruitiers, tous importés d'Europe — d'Espagne et de France

¹⁰ Ceci à une époque assez révolue, où les clivages entre conservateurs et libéraux, et les disputes et les guerres civiles semblent conditionner l'avis des chercheurs. Ceux-ci ne peuvent pas associer instabilité politique et croissance économique à travers les innovations. L'équation était donc : instabilité politique égal destruction de l'appareil économique (Tutino, 1990).

¹¹ Voir une critique de Tutino dans Tortolero, 2006.

principalement —, notamment 3 000 abricotiers, 1 000 amandiers, 500 noisetiers, 2 000 cerisiers, 3 000 pruniers, etc. Mais aussi plus de 100 000 arbres forestiers et des fourrages et des légumes. Il a dû employer toute son expérience dans cette activité.

En définitive, nous avons trouvé que dans les haciendas céréalières de la région de Chalco — notamment dans celles situées autour du lac et de la vallée —, il y a eu une série d'innovations pendant le dernier tiers du XIXe siècle. L'idée d'une agriculture rudimentaire ne tient plus ; au contraire on voit se dessiner des changements profonds. En effet, dans les haciendas de Chalco cette vocation d'innovation se traduit par la construction de chemins de fer, par l'utilisation de machines et de nouveaux outils agricoles, par le changement de méthodes de culture, par la construction d'ouvrages d'irrigation, par l'installation de nouvelles énergies motrices comme la vapeur et par l'innovation technique dans les moulins. Il faut souligner aussi que les *hacendados* soutiennent la création d'une école régionale d'agriculture. Cette expérience est unique au Mexique puisqu'il n'existait qu'une autre école régionale et ceci dans le Morelos, c'est à dire dans l'une des régions les plus productives de canne à sucre au niveau mondial. L'École régionale de Chalco a ouvert ses portes en 1895 et a réalisé ses travaux pratiques dans l'hacienda *La Compañía*, en utilisant les machines modernes de l'hacienda. Voilà donc les leviers du progrès agricole dans le bassin du Mexico, à la même époque que dans les agricultures le plus modernes du monde.

Les réseaux des chemins de fer arrivent aux portes mêmes des haciendas. La voie ferrée permet aux haciendas du district de communiquer entre elles, à l'instar des propriétés des frères Noriega, reliées entre elles et à d'autres exploitations. Les chemins de fer sillonnent la plaine, la montagne et en facilitent l'exploitation. Les haciendas desservies par les trains ont en général une production et une valeur fiscale plus grandes que les autres¹². Par ailleurs, dans les inventaires des haciendas nous avons trouvé que l'outillage agricole a été également renouvelé : on y a introduit des charrues étrangères, des semeuses, des moissonneuses et des batteuses¹³. Ceci a entraîné le changement des méthodes de culture, surtout pour ce qui concerne le blé qui est la culture principale des haciendas. Le maïs, quant à lui, est resté une agriculture traditionnelle, pratiquée dans les autres exploitations.

On y a étendu en même temps l'aire irriguée ; les haciendas voisines du Lac de Chalco ont créé des canaux d'irrigation pour utiliser les eaux du lac asséché. Les

¹² Déjà en 1880 on trouvait intéressantes les descriptions faites par les *hacendados* voisins : « A l'heure actuelle on construit un chemin de fer dans l'hacienda *La Compañía* destiné à sortir le bois de la forêt de *Río Frio* et des montagnes boisées de l'Ixtaccihuatl » (Gillow, 1880 : 357). Pour la construction du chemin de fer à Chalco on renvoie à Martínez et Tortolero, 2000.

¹³ Notre échantillon est composé de plus de 40 inventaires des haciendas de la région. Dans l'hacienda *La Compañía*, par exemple, nous avons trouvé 198 charrues, 14 houes et 72 faucilles ; 3 cribleurs pour céréales, 1 semeuse à blé, 9 égreneuses, 2 moteurs à vapeur, 3 moissonneuses, 11 semeuses et 3 batteuses. Ainsi que 758 moutons, 347 bœufs de trait, 31 chevaux, 138 porcs, 94 mules de trait, 719 bovins et 89 mules de charge. Archives Nationales du Mexique (ANMEX). Notario Juan M. Villela, Acta 5646. México, marzo 1911).

hacendados ont construit 203 kilomètres de canaux. Un canal de seize kilomètres de longueur a été créé pour conduire les eaux du Lac de Chalco vers celui de Texcoco. Un autre, de dix-huit kilomètres de long et douze mètres de largeur, pour l'eau des sources trouvées dans la partie sud du Lac vers le Lac de Xochimilco. Il récupérait aussi les eaux des pluies et des fontes de neiges provenant de la Sierra Nevada. Dans la partie Nord de l'hacienda *Xico*, et traversant les villages de San Lucas, Tlapacoyan, Ayotla et Tlapizahua, nous avons un autre canal de quatorze kilomètres de longueur et d'une largeur de huit mètres. Il récupérait les eaux des pluies saisonnières provenant des flancs montagneux de *Tlalmanalco*, *González*, *la Compañía*, *Zoquiapan*, pour les déverser dans le Lac de Texcoco. Le reste des canaux formait un réseau de 154 kilomètres destiné à l'irrigation des terres et au transport des cultures¹⁴. L'assèchement du lac a mis fin à une relation millénaire entre les hommes et les lacs ; il a inauguré l'ère de la « grande hydraulique », qui provoquera un siècle de troubles écologiques¹⁵. Enfin, l'énergie de la vapeur a fait fonctionner les moteurs des batteuses et des moulins sucriers. Dans la transformation des céréales on a également constaté l'introduction d'un nouveau système de mouture utilisant des cylindres, inventé à Budapest, et installé dans la région sur le moulin de l'hacienda *El Moral*.

Cet ensemble d'innovations que nous avons pu constater dans les haciendas du premier cercle, proches du lac et de la plaine, reflète l'importance que les *hacendados* ont accordée à la modernisation des techniques. J. Santiesteban (1903), l'avait clairement dit : l'*hacendado* moderne doit préparer ses champs avec des charrues étrangères, semer avec des appareils nouveaux, réaliser les travaux de culture avec des machines modernes, procéder à la coupe avec des moissonneuses, et accomplir également le battage avec des grands appareils. Alors il n'y a pas de doute : les *hacendados* de Chalco étaient déjà des agriculteurs modernes à la fin du XIXe siècle. Santiesteban pouvait être satisfait¹⁶.

Face à l'essor d'un marché qui se développe avec l'augmentation de la population dans le bassin de Mexico les *hacendados* n'ont pas hésité à innover. L'importance de

¹⁴ Voir *Gaceta de Gobierno*, T.XV (59) ; 21 de enero de 1903. Les *hacendados* irriguaient près de 15 000 ha dans cette région, 19 000 ha à Atlixco — le principal centre ravitailleur de la ville de Puebla —, et 10 000 ha dans le Morelos, devenue la seconde région productrice de sucre de canne sur le plan niveau mondial.

¹⁵ Robert Herin définit la « grande hydraulique » comme un « ensemble d'innovations technologiques qui contribuent au contrôle serré et efficace des ressources hydrauliques » (Herin, 1990 : 61).

¹⁶ Rappelons que l'invention de ces machines était récente. Voici la chronologie de quelques inventions : les charrues de fer de J. Deere datent de 1837 (Derry et Williams, 1977 : 989) ; le rouleau Crosskill date de 1841 ; la semeuse avait été inventée par Jethro Tull au XVIIIe siècle mais elle a très lentement progressé (Derry et Williams, 1977 : 990) ; la moissonneuse Mc Cormick avait été brevetée en 1834 et n'est arrivée au Pays-Bas qu'en 1856 (Slicher Van Bath, 1960 : 3) ; les batteuses datent de 1784, inventées en Ecosse par Meikle, mais pratiquement elles n'ont été utilisées en Californie qu'à partir de 1860 (Derry et Williams, 1977 : 992) ; le système de mouture à cylindres ne se développe en Europe qu'après 1840 ; enfin, l'énergie de la vapeur ne trouve sa place dans l'Ouest des États-Unis que vers 1885-1912 (Slicher Van Bath, 1960 : 6). On voit ainsi que les innovations avaient été diffusées en Europe vers la fin du XIXe et seulement dans une aire restreinte (Slicher Van Bath, 1976 : 25).

l'innovation est donc très grande et cela nous conduit à ne plus admettre que les thèses de Molina Enríquez soient valables pour notre échantillon d'analyse. Enfin, la création d'une école régionale d'agriculture à Chalco, afin de former les administrateurs et le personnel capable de changer les méthodes dans les haciendas, montre bien que les *hacendados* étaient partisans de l'innovation. En fait, la représentation de Molina Enríquez d'une hacienda inefficace avec des propriétaires absents et peu intéressés par l'échange, a été la vision dominante pendant plusieurs décennies, jusqu'à ce que les propriétaires terriens ouvrent leurs archives et que nous découvrions une image bien différente.

Les propriétaires n'étaient pas une élite craintive, plus intéressée par la domination féodale que par l'agriculture. En réalité, si la recherche du prestige n'était jamais éloignée de la possession d'une hacienda, les propriétaires n'étaient pas non plus insensibles au marché. Au contraire, nous avons trouvé que lorsque les perspectives marchandes se manifestaient, les propriétaires terriens étaient intéressés à rendre leurs haciendas plus productives, soit par des investissements dans les systèmes d'irrigation, soit par l'introduction de nouveaux outils agricoles, soit par l'incorporation de systèmes de transport comme le chemin de fer, soit enfin par le changement technologique. Nous savions que le monde rural mexicain était une mosaïque bigarrée et que l'on pouvait toujours rencontrer des exceptions qui faussaient le modèle en vigueur, mais l'analyse régionale que nous avons présentée ici s'inscrit davantage dans la critique du modèle lui-même de Molina Enríquez.

Conclusions

Au Mexique, le diagnostic le plus abouti des problèmes qui existaient vers 1910 a été réalisé par Andrés Molina Enríquez. Si cet intellectuel est connu c'est bien pour ses critiques à l'encontre de la grande propriété. Dans son approche, celle-ci avait généré un système d'exploitation inefficace dans les campagnes, où le propriétaire foncier s'intéressait davantage à sa domination sociale qu'à la rationalité agricole. Il conviendrait toutefois de préciser qu'une partie de cette domination est également due à l'appropriation des ressources des campagnes par une fraction de ces propriétaires terriens. Parmi ces ressources, l'eau et la terre ont été les plus importantes, tel que le signale Molina, en faisant écho aux thèses de Bigot et de Lejeune.

Néanmoins, dans cet article nous avons montré que le problème majeur au Mexique n'était pas le manque de terres mais plutôt l'absence d'un système hydraulique susceptible de mieux exploiter une terre abondante. Dans ce sens, l'exemple du Morelos est éloquent. Il s'agit d'un petit état bien irrigué, où la terre exploitée dépend de l'accès à l'eau. Dès l'époque coloniale, on y avait développé une agriculture commerciale où la culture de la canne à sucre, pratiquée dans les haciendas, s'était beaucoup développée. Tellement, qu'à la fin du *porfiriat* le Morelos avait atteint le troisième rang mondial de

productivité derrière Hawaï et Porto Rico. Et pourtant, on y cultivait seulement une petite partie de la terre des haciendas. En effet, vers 1910, les haciendas consacraient 3,47% de leurs terres à la culture de la canne à sucre, 7,08% étaient en jachère, et 89,45% étaient destinées à l'agriculture saisonnière ou placées comme terres de réserve, hormis les monts et les collines (Diez, 1967 [1933] : 122).

La culture de la canne à sucre dépendait alors de l'accès à l'eau et cela pour diverses raisons. La plus importante étant que la canne à sucre étend son cycle de culture sur un période allant de treize à seize mois, tandis que la saison des pluies dans le Morelos se limite à cinq mois (de mai à septembre). Le besoin en eau augmentait en hiver non seulement par la fréquence des arrosages mais aussi par la quantité d'eau qui était destinée à l'opération. La réalisation de travaux hydrauliques, permettant d'assurer le cycle de culture de la canne à sucre, était alors nécessaire.

Néanmoins, la tradition historiographique a souligné que dans le Morelos à la veille de la révolution, les paysans avaient été dépouillés de leurs terres et que cela avait entraîné une forte révolution dont le slogan « Terre et liberté » exprimait les termes fondamentaux du problème agraire. Dans cette analyse, nous avons essayé de montrer que l'accès à l'eau était plus important que celui à la terre. Et la thèse agraire traditionnelle apparaît alors comme le fruit d'une erreur dans la lecture des auteurs classiques. Si nous revenons sur Domingo Diez ou sur Felipe Ruiz de Velasco, nous verrions que dans leur diagnostic le problème de l'eau était tout aussi important sinon plus important que celui de la terre. Cependant — et jusque récemment encore —, on a éludé une telle analyse en mettant davantage en relief l'importance de la terre comme facteur de dislocation de la société dans le Morelos.

C'est pour cela que dans ce travail nous avons insisté sur le fait que la thèse hydraulique était plus importante que la thèse agraire. Toutefois, nous savons également que nous ne pouvons dissocier les problèmes de la terre et ceux de l'eau. Nous l'avons souligné, dans les territoires que nous avons étudiés, les peuples indigènes n'ont cessé de perdre leurs terres depuis l'époque coloniale espagnole. Si l'on peut également observer - bien que dans une moindre mesure - ce processus de dépossession au profit des haciendas déjà constituées durant la période contemporaine du Porfiriat, il faut pourtant signaler qu'elle a été davantage motivée par la volonté des *hacendados* de profiter des ressources hydriques afférentes aux terres indiennes. Nous savons bien qu'au fond les haciendas avaient tellement de terre qu'il n'était pas nécessaire de dépouiller les populations de terres marginales qui servaient à pratiquer une économie de subsistance et complémentaire à l'hacienda : cela n'aurait eu aucun sens. L'hacienda avait besoin du complément de l'agriculture du maïs des saisonniers et des habitants des villages et des hameaux pour faire face à leurs besoins de culture. Le fait de s'approprier l'eau était bien plus important que de dépouiller les habitants de leurs terres. Si l'hacienda le faisait, cela dépendait de la quantité de terres consacrées à la culture de la

canne à sucre et de leurs disponibilités hydriques, en fonction de la demande adressée à l'hacienda. Dans notre analyse, c'était le défi majeur des exploitants et c'est pour cela que nous trouvons des fleuves complètement distribués entre les différents acteurs, là où les principaux exploitants jouent un rôle fondamental.

En ce qui concerne l'agriculture céréalière de Chalco, les thèses de Molina Enriquez ne sont pas valables. Sa thèse d'une hacienda inefficente — qui a prévalu pendant plusieurs décennies —, ne tient plus la route devant les réalités découvertes et dévoilées grâce à la recherche dans les archives des propriétaires terriens. Ceux-ci ne constituent pas une élite indolente ou craintive, plus intéressée par la domination féodale que par l'agriculture. En réalité, si la recherche du prestige est présente, les propriétaires sont toutefois très sensibles et réactifs face au marché. Lorsqu'il y a des exigences marchandes, les propriétaires terriens s'intéressent à rendre plus productives leurs haciendas, grâce à des investissements dans les systèmes d'irrigation, l'introduction d'outils agricoles, l'incorporation de systèmes de transport comme le chemin de fer, et dans le changement technologique. Dans cette région l'accaparement des terres vise plutôt les communaux que les terres des villageois. Mais nous n'avons pas ici la place pour développer une telle analyse (Tortolero, 2008).

Bibliographie

- BIGOT, Raoul, 1907, *Notes économiques sur le Mexique*, Paris, Boyeua et Chevillet.
- BLOCH, Marc, 1993 [1949], *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*. [Édition critique préparée par Étienne Bloch. Préface de Jacques Le Goff], Paris, Armand Colin.
- BLUESTEIN, William, 1982, « The class relations of the hacienda and the village in pre-revolutionary Morelos », *Latin American Perspectives*, 34, IX: 3, pp. 12-28.
- BRINSMADE, Robert B., 1916, *El latifundismo mexicano, su origen y su remedio, obra que contiene proyectos prácticos para libertar a México o a cualquiera otra nación del azote del monopolio privado*, [prologo del Sr. Ing. José Covarrubias, tr. del inglés por Ignacio Flores Iñiguez], México, Impr. de la Secretaría de Fomento.
- CABRERA, Luis, 1913, *Reconstitución de los ejidos de los pueblos como medio de suprimir el esclavismo del jornalero mexicano*, México, Tip. F. Soria.
- CHEVALIER, François, 1952, *La formation des grands domaines au Mexique*, Paris, Institut d'Ethnologie.
- CHEVALIER, François, 2007, « Orígenes y elaboración de La formación de los grandes latifundios en México. Tierra y sociedad en los siglos XVI y XVII », *Signos históricos*, 17, pp. 33-43 [Voir aussi : *Investigaciones Sociales*, 18, pp. 499-508,

http://sisbib.unmsm.edu.pe/bibvirtualdata/publicaciones/inv_sociales/n18_2007/a21n18.pdf].

CIRIACONO, Salvatore, 1994, *Acque e agricoltura: Venecia, l'Olanda e la bonifica europea in età moderna*, Milano. F. Angeli.

CRESPO, Horacio, 1996, *La hacienda azucarera del estado de Morelos :modernización y conflicto*, Tesis doctoral, FFyL, México, UNAM.

DE LA PEÑA, Guillermo, 1981, *A legacy of promises. Agriculture, politics and ritual in the Morelos highlands of Mexico*, Austin, University of Texas Press.

DERRY, T.K. et T. I. WILLIAMS, 1977, *Historia de la tecnología*, México, Siglo Veintiuno.

DIEZ, Domingo, 1918, « El cultivo e industria de la caña de azúcar », in *Memorias de la Asociación de Ingenieros y Arquitectos de México*, México, Imp. Victoria.

DIEZ, Domingo, 1919, « Observaciones críticas sobre el regadío del Estado de Morelos », [Conferencia sustentada en el salón de actos de la Escuela Nacional de Ingenieros, el 14 de mayo de 1919], México, Antigua Imprenta de Murguía.

DIEZ, Domingo, 1967 [1933], *Bosquejo histórico geográfico de Morelos. México*, Cuernavaca, Ed. Tlahuica.

GILLOW, Eulogio, 1880, « Informe sobre el cultivo de cereales en México por medio de maquinaria agrícola norteamericana », *Boletín de la Sociedad Agrícola Mexicana*, 1, 23, pp. 352-359.

GRUENING, Ernest, 1928, *Mexico and its heritage*, New York. The Century Co.

HÉRIN, Robert, 1990, « Agua, espacio y modos de producción en el Mediterráneo », in PEREZ PICAZO, María Teresa et Guy LEMEUNIER (Eds.), *Agua y Modo de Producción*, Barcelona, Crítica, pp. 54-68.

LEJEUNE, Louis, 1892, *Au Mexique*, Paris, Librairie Léopold Cerf.

MAGAÑA, Gildardo, 1979, [1934], *Emiliano Zapata y el agrarismo en México*, México, Comisión para la conmemoración del centenario del natalicio del general E. Zapata.

MARTÍNEZ, Lucía et Alejandro TORTOLERO, 2000, « Du local au global. Le chemin de fer dans le bassin de Mexico à l'époque du porfiriat (1880-1911) », *Cahiers des Amériques Latines*, 35, pp. 123-145.

MCCUTCHEN MC BRIDE, Georges, 1923, *The land systems of Mexico*, New York, American Geographical Society.

MELVILLE, Robert, 1979, *Crecimiento y rebelión. El desarrollo económico de las haciendas azucareras en Morelos (1880-1910)*, México, Nueva Imagen.

MOLINA ENRÍQUEZ, Andrés, 1979 [1909], *Los grandes problemas nacionales*, México, ERA.

RETINGER, Joseph H., 1926, *Morones of Mexico : a history of the labour movement in that country*. The Labour Publishing Company Limited, London.

OROZCO Luis, 1911, *La cuestión agraria*, Guadalajara, Tip. Regional.

PAYNO, Manuel, 1968, [1888], *Los bandidos de Río Frío*, México, Ed.Porrúa (Col. Sepan Cuántos).

RABASA, Emilio, 1986 [1920], *La evolución histórica de México*, México, Lib. Vda. Ch. Bouret.

RUIZ DE VELASCO, Angel, 1894, *Estudios sobre el cultivo de la caña de azúcar*, Cuernavaca. Imp. del Gobierno del Estado.

RUIZ DE VELASCO, Felipe, 1937, *Historia y evoluciones del cultivo de la caña y de la industria azucarera en México hasta el año 1910*, México, Editorial Cultura.

RUIZ DE VELASCO, Felipe, 2000 [1925], « Bosques y manantiales del Estado de Morelos y Apéndice sintético sobre su potencialidad agrícola e industrial », [in *Memorias de la Sociedad Alzate*, 8], *Cuadernos Históricos Morelenses*, 44, [8 p].

RUIZ DE VELASCO, Tomás, 1886, « El arroz y la caña en Morelos », *Revista Agrícola*, 2, s/n.

SCORRAILLE, Gérard, 1986, « La fertilisation d'hier et d'aujourd'hui », *Culture Technique*, 16, pp.78-85.

SÍNDICO, Domenico, 1980, *Santa Ana Tenango. A Morelos sugar hacienda*, PhD. Dissertation, Michigan University.

SLICHER VAN BATH, Bernard H., 1960, « The influence of economic conditions on the development of agricultural tools and machines in history », in MEIJ Jacob L., *Mechanization in agriculture*, Amsterdam, North Holland Publishing Co., 379 p.

SLICHER VAN BATH, Bernard. H., 1976, « Desarrollo agrícola en Europa entre 1800 y 1914 », *Jahrbuch für Geschichte von Staat, Wirtschaft und Gesellschaft Lateinamerikas*, 14, [manuscrit communiqué par l'auteur à Alejandro Tortolero]

SOTELO INCLÁN, Jesús, 1981 [1943], *Raíz y razón de Zapata*, México, Secretaría de Educación Pública.

TANNENBAUM, Frank, 1952 [1929], « La revolución agraria mexicana », in *Problemas Agrícolas e Industriales de México*, IV : 2, pp. 9-169.

TORTOLERO, Alejandro, 1991, « Hacendados y aperos agrícolas: el caso de la hacienda de San Nicolás del Moral en Chalco, 1880-1914 », in MIÑO, Manuel, (Ed.), *Haciendas*,

pueblos y comunidades en los valles de México y Toluca, 1521-1916, México, Conaculta, pp.318-338.

TORTOLERO, Alejandro, 1994, « Espacio, población y tecnología: la modernización de las haciendas en la región de Chalco durante el porfiriat », *Historia Mexicana*, XLIII, 172, pp. 601-632.

TORTOLERO, Alejandro, 1995, *De la coa a la máquina de vapor: actividad agrícola e innovación tecnológica en las haciendas de la región central de México, 1880-1914*, México, Siglo Veintiuno.

TORTOLERO, Alejandro, 2008, *Notarios y agricultores. Crecimiento y atraso en el campo mexicano, 1780-1920*, México, Siglo Veintiuno.

TUTINO, John, 1990, « Cambio social agrario y revolución campesina en el México decimonónico: el caso de Chalco », in KATZ, Friederich (Ed.) *Revolución, rebelión y revolución: la lucha rural en el México del siglo XVI al siglo XX*, México, ERA, pp. 94-134.

WARMAN, Arturo, 1976, *Y venimos a contradecir*, México, Casa Chata.

WOLF, Eric, 1969, *Peasant wars of the Twentieth Century*, New York, Harper & Row.

WOMACK, John, 1968, *Zapata and the Mexican Revolution*, New York, Random House.

WOMACK, John, 1972, *Zapata y la revolución mexicana*, México, Siglo Veintiuno.